
INAUGURATION DE LA PLAQUE COMMÉMORATIVE
ET DU MÉDAILLON

APPOSÉS SUR LA MAISON NATALE DE

LÉON GUIGNARD

A MONT-SOUS-VAUDREY, Jura,

le dimanche 19 octobre 1930.

DISCOURS DE M. P.-A. DANGEARD,

Délégué de l'Académie des sciences.

MESDAMES,
MESSIEURS,

En juillet 1895, alors que l'Académie des sciences venait d'élire le 11 février de cette même année Léon Guignard, dans sa section de botanique, en remplacement de Duchartre, votre municipalité s'empressait, sans plus tarder, de donner son nom à la rue dans laquelle il était né.

Quelques savants du Nord, de l'Ouest ou du Midi, moins favorisés, auraient pu penser, dans leur for intérieur, que votre geste était prématuré, car votre compatriote n'avait alors que 43 ans.

Et cependant, combien l'avenir vous a donné raison!

Aujourd'hui, vous parachevez votre œuvre: un comité s'est formé et, grâce à ce comité, nous pouvons inaugurer, à la mémoire du sa-

vant botaniste une plaque commémorative accompagnée d'un médaillon qui reproduit de façon expressive la physionomie fine et souriante de Guignard.

L'Académie des sciences à laquelle vous avez donné en 1895 une preuve de confiance si manifeste dans l'heureux choix qu'elle fait de ses membres, ne pouvait que s'associer pleinement à cette touchante manifestation qui nous réunit; elle m'a fait le grand honneur de me déléguer pour l'y représenter parmi vous.

Les liens d'amitié, et je puis dire aussi d'affectueuse reconnaissance, qui me liaient depuis de longues années à votre éminent compatriote, me faisaient un pieux devoir d'accepter cette mission.

Notre confrère aimait d'un amour profond ce Jura, sa petite patrie, dont l'intérêt, pour le naturaliste, est rehaussé par la diversité de la végétation et des cultures, par le caractère tourmenté du sous-sol qui imprime à la région montagneuse un aspect pittoresque et parfois grandiose.

Fréquemment, dans l'intimité d'une conversation, Guignard évoquait devant moi sa vie d'écolier à Mont-sous-Vaudrey et ses premières leçons de latin avec l'abbé Bouvier; c'était me rappeler des débuts tout pareils dans une petite commune de l'Orne.

Aussi, je n'ai jamais senti autant que dans ces minutes d'épanchement, l'intensité de ces forces intérieures qui rattachent l'homme au berceau qui l'a vu naître.

Rien n'est plus intéressant et aussi plus instructif que de suivre notre jeune étudiant dans toutes les étapes de sa carrière; mon excellent collègue et ami Paul Guérin, qui a remplacé Guignard dans sa chaire de Botanique à la Faculté de Pharmacie, s'est chargé de ce soin et il l'a fait avec beaucoup d'autorité dans une notice précieuse à consulter; il retracera tout à l'heure devant vous la vie de celui qui fut son Maître et vous donnera une idée de l'ensemble de ses nombreux travaux.

Aussi vais-je me borner à indiquer quelques-unes des raisons qui

ont permis à votre illustre compatriote de franchir les portes de l'Institut avant l'âge que je qualifierais volontiers d'académique.

La cytologie est une science consacrée à l'étude de la cellule: tous les êtres vivants, animaux et végétaux, sont constitués par des cellules: celles-ci sont souvent très petites et n'ont que quelques millièmes de millimètre de diamètre; la connaissance de leur structure offre, on le conçoit, de grandes difficultés; elle exige des méthodes spéciales, de très forts grossissements, et elle demande de la part de l'observateur de sérieuses qualités d'interprétation.

Tandis que les histologistes comme Flemming, Van Beneden, Hertwig, Henneguy et d'autres savants portaient leur attention sur la cellule animale, Guignard, de son côté, dans une série de mémoires dont je vous épargnerai la longue nomenclature, s'attachait à découvrir l'organisation intime de la cellule végétale et à interpréter les phénomènes qui se déroulent à son intérieur.

La conclusion qui découlait de ses travaux, ainsi que de ceux qui étaient effectués à la même époque par un savant allemand Strasburger, était formelle.

La cellule des végétaux se comporte dans son évolution exactement comme la cellule animale; elle possède une structure identique à celle-ci; ses éléments et en particulier le noyau passent par les mêmes stades de développement.

Voilà n'est-il pas vrai un résultat des plus remarquables et fécond en conséquences de toute nature?

Là ne s'arrête pas l'intérêt des découvertes de Guignard; le noyau des cellules contient au moment de la division un certain nombre d'éléments en bâtonnets plus ou moins longs que l'on désigne sous le nom de chromosomes; leur nombre reste fixe d'une cellule à l'autre; ces chromosomes doivent donc se diviser eux-mêmes quand la cellule subit une bipartition.

Mais cette division est-elle transversale ou longitudinale? La scission longitudinale semble seule capable de fournir deux chromosomes secondaires semblables, car ces éléments sont constitués par

deux rangées parallèles de petits corpuscules chromatiques, plus ou moins visibles, auxquels on accorde une très grande importance dans la transmission des caractères héréditaires.

Nous devons à Guignard d'avoir établi chez les plantes l'existence de ce dédoublement des chromosomes suivant le sens de la longueur: de la sorte, non seulement les deux noyaux qui se reconstituent conservent le même nombre de chromosomes, mais ceux-ci restent identiques d'une cellule à l'autre.

Et à l'heure actuelle, les problèmes les plus ardues concernant l'hérédité, l'hybridation, le mendélisme, et la génétique tout entière reposent sur cette base de la séparation longitudinale des chromosomes.

La fécondation domine la vie de tous les êtres vivants: réduite au phénomène essentiel, elle comporte partout la fusion de deux cellules, l'une mâle désignée sous le nom de spermatozoïde ou d'anthérozoïde, selon qu'il s'agit d'un animal ou d'une plante, l'autre femelle qui est l'oosphère; de l'union des deux cellules résulte un œuf qui est le point de départ d'un nouvel être.

Ici encore, votre savant compatriote a pris une part très grande à une connaissance plus approfondie de ce phénomène chez les végétaux: dans un grand nombre d'exemples appartenant à des plantes de différentes familles, il a décrit la structure de l'anthérozoïde et celle de l'oosphère: il a vu en détail comment se forme l'œuf et suivi ensuite la germination de cet œuf en embryon.

Tous ces travaux tendaient, comme les précédents, à fournir la preuve qu'animaux et végétaux répondent à un plan commun, non seulement dans leur organisation, mais aussi dans leur mode de reproduction.

Toutefois, les plantes à fleurs ou Phanérogames présentent une particularité bien curieuse; les grains de pollen, fournis par les étamines produisent, en germant sur le style, un boyau pollinique qui, à son extrémité, contient deux anthérozoïdes: l'un d'eux s'unit à l'oosphère de la façon ordinaire pour donner un œuf qui se développera en embryon, germe de la nouvelle plante, mais le second n'est pas inutilisé: son noyau fusionne de son côté avec le noyau central

du sac embryonnaire pour donner naissance à l'albumen, sorte d'embryon anormal qui servira de nourriture au premier.

Cette découverte de la double fécondation, postérieure à l'entrée de Guignard à l'Institut, avait été réalisée au même moment par Navachine en Russie: elle a eu un retentissement considérable dans le monde scientifique.

L'infatigable chercheur a exploré ainsi de nombreux domaines de la Botanique, marquant tous les sujets qu'il abordait de sa forte empreinte: je n'ai voulu mentionner que ceux qui présentaient un intérêt plus général.

Voici donc votre compatriote entré sous la Coupole: jusqu'à sa mort survenue le 7 mars 1928, c'est-à-dire pendant 33 ans, il ne manquera pas de venir occuper tous les lundis son fauteuil, aux séances hebdomadaires de l'Académie; il y siègera à côté de l'illustre algologue, Edouard Bornet, son ami intime.

Pendant cette période de sa vie, Guignard est l'homme le plus occupé qui soit; il réalise ce problème presque insoluble de concilier les charges de son enseignement avec celles d'un administrateur, et cela sans rien sacrifier de son activité scientifique, ainsi qu'en témoignent ses nombreuses publications alors qu'il assumait de 1900 à 1910 la Direction de l'École de Pharmacie.

Par ailleurs, du Ministère et des grandes commissions, c'est par centaines que lui sont demandés des rapports qui auront parfois une influence décisive sur une nomination, sur l'avenir d'un chercheur et sur le développement même de la science.

Rien cependant n'indique au dehors chez Guignard les soucis d'une existence aussi complexe et les inquiétudes inévitables en face d'aussi grandes responsabilités; sa physionomie reste souriante aux visiteurs, l'accueil est bienveillant, mais ne prête guère aux confidences; le temps est précieux, les instants sont comptés....

Il se réserve pour ses amis et son entourage; son intelligence souple et déliée, son esprit cultivé s'affirment, comme dans ses écrits; son obligeance est inépuisable; son tempérament généreux le rend sensible aux injustices qu'il rencontre ou qu'on lui signale, et sa bonté lui attire l'affection de ceux qui sont autour de lui.

Dans ces conditions, on s'explique la grande influence dont jouissait Guignard auprès de ses confrères de l'Institut; dans les élections, on sollicitait son opinion, sachant que celle-ci serait toujours impartiale et fondée sur une compréhension exacte des titres des candidats.

Pendant la guerre, Guignard avait rendu d'importants services à la défense nationale; on venait de différents côtés le consulter sur des problèmes qui parfois ne semblaient présenter avec la botanique que d'assez lointaines relations; mais il ne faut pas oublier que, grâce à sa formation première, le botaniste était ici doublé d'un chimiste très compétent.

La fin de cet épouvantable cataclysme qui a ébranlé pour longtemps les assises du monde entier, le trouva Président de l'Académie des Sciences, et c'est à ce titre que dans la séance annuelle des cinq sections réunies de l'Institut, en Octobre 1919, il prononça un discours d'une envolée patriotique singulièrement émouvante.

Nommé commandeur de la légion d'honneur en 1920, votre illustre compatriote était arrivé au faite des honneurs sans que sa modestie en fût aucunement altérée.

Avec un dévouement admirable, il a continué de remplir, jusqu'à sa mort, les obligations dont il avait accepté la lourde charge.

L'hommage simple et touchant que vous rendez à sa mémoire en cette matinée ensoleillée d'Octobre 1930 ne sera pas sans avoir une heureuse répercussion.

Les manuels de géographie et les dictionnaires nous apprennent que Mont-sous-Vaudrey est une petite bourgade de 900 habitants environ, située au confluent de l'Hameçon et de la Cuisance; patrie de Jules Grévy, ancien Président de la République; désormais, ils ajouteront cette autre mention: patrie du célèbre botaniste Léon Guignard.

Si je rappelle que Mont-sous-Vaudrey n'est qu'à quelques kilomètres de Dôle, patrie de Pasteur, comment vos enfants ne sauraient-ils pas de bonne heure, par de tels exemples, que dans leur modeste sac d'écolier se trouve en germe la possibilité d'arriver aux plus hauts sommets de la science comme aux plus hautes fonctions de la République.



DISCOURS PRONONCÉS

A L'INAUGURATION D'UN BUSTE

ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE

DE

LÉON GUIGNARD

Membre de l'Académie des sciences,

dans le jardin de la Faculté de Pharmacie, à PARIS,

le lundi 26 juin 1923.

DISCOURS DE M. LOUIS MANGIN,

Membre de l'Académie des sciences.

MESSIEURS,

Au nom de l'Académie des sciences, au nom du Muséum où Guignard fut boursier, puis aide naturaliste, je suis heureux de me joindre à ses amis, ses élèves et ses admirateurs groupés aujourd'hui autour de son effigie.

Les recherches de Léon Guignard étaient depuis longtemps très appréciées des savants étrangers qui avaient tenu à l'associer à leurs travaux au titre de membre ou de correspondant de nombreuses sociétés.

En 1895, le 11 Février, il entra à l'Académie des sciences, succédant à Duchartre. Il avait 43 ans.

Cette distinction fut acceptée par lui avec sa modestie habituelle et bien qu'il se tint sur une grande réserve, sa haute science, son jugement sûr et sa grande bienveillance ne tardèrent pas à lui conquérir une grande autorité parmi ses confrères.

Assis modestement au milieu de nous dans une impassibilité apparente que démentait son œil vif et malicieux, il était sans cesse occupé à compléter sa documentation sur les hommes et les choses en vue d'associer la science aux œuvres de paix et de réaliser l'union des savants dans ces œuvres.

A tout instant il était consulté par ses collègues, heureux de constater la profondeur et la sagesse de son jugement dans ses avis précis, parfois un peu secs, mais toujours tempérés par une grande bienveillance.

C'est dans les cas difficiles qu'on avait recours à lui et toujours la réponse venait avec netteté et précision, soit dans les questions de personnes, soit dans les questions d'organisation. Il était devenu un arbitre parmi nous.

En 1919, il devint Président de l'Académie des Sciences. Son discours prononcé au lendemain de la guerre est une page historique où sont exaltées nos gloires.

Et d'abord la légion de savants de l'Ancienne Académie dont la science et l'activité surent triompher de l'Europe conjurée contre la France, en lui, fournissant les armes nécessaires à sa défense victorieuse.

Puis évoquant la dernière invasion préparée depuis longtemps par un peuple de proie, il nous montre comment elle fut déjouée par l'ingéniosité de nos savants et de nos industriels appuyée par la valeur de nos troupes.

Après avoir stigmatisé l'emploi de la science à des fins meurtrières, L. Guignard conclut en conviant les savants à s'unir pour le développement des œuvres de paix.

Après ce discours qui fut un acte de foi, Guignard reprit la place modeste qu'il avait momentanément abandonnée.

Mais ce n'était plus un repos pour lui, son autorité, sa compétence

lui valurent, avec de nombreuses distinctions, de multiples occupations dont il s'acquittait avec une scrupuleuse conscience.

Je ne retiendrai ici que sa situation de conseiller de la Société de secours des Amis des Sciences où son activité bienfaisante s'exerça avec tant de succès pour le soulagement de nombreuses infortunes.

Tel fut L. Guignard savant incomparable et homme de bien.

DISCOURS DE M. AUGUSTE BÉHAL

Membre de l'Académie des sciences.

MONSIEUR LE MINISTRE,
MESDAMES,
MESSIEURS,
MES CHERS CONFRÈRES,
MES CHERS COLLÈGUES.

L'âge confère certains privilèges qui sont souvent un honneur, imposant, parfois, une tâche douloureuse qui comme celle d'aujourd'hui est pour moi, mêlée de douceur: l'on me demande, en effet, de retracer, au nom de l'Académie de Médecine, ce que je sais de Guignard, en dehors de son œuvre scientifique. Je vais donc essayer d'esquisser les impressions lointaines ou récentes qu'a laissées dans mon esprit le souvenir de mon Ami.

Je l'ai connu au printemps de la vie, alors que, plus âgé que moi, il allait aborder l'été; et j'ai été en relations suivies avec lui pendant son automne, jusqu'à son dernier jour.

C'était, il y a plus de cinquante ans, en 1881, à l'hôpital de la Pitié, le vieil hôpital qui longeait le Jardin des Plantes, remplacé, depuis, par un établissement beaucoup plus luxueux, boulevard de l'Hôpital.

La salle de garde, réputée depuis longtemps pour son travail, était très recherchée; elle comprenait huit internes: Berlioz, Duffourc, Gallois, Goy, Nardin, Robin, Guignard et moi.

Guignard, qui avait obtenu la Médaille d'Or, au concours des prix de l'Internat en 1880, jouissait du privilège de faire deux années supplémentaires avec les hauts émoluments de 100 frs. par mois et de 33 frs. 33 pour indemnité de logement, alors que les internes de première année ne touchaient que 33 frs. 33 comme indemnité mensuelle et une somme égale pour le logement.

Il habitait à l'hôtel des Argonautes, rue Linné, chez un brocanteur qui louait les chambres de la maison de deux étages aux étudiants: Guignard possédait la plus belle et la plus éclairée, qui avait deux fenêtres ayant vue sur les arènes de Lutèce.

J'y habitais moi-même et je fus plus tard, à son départ, locataire de cette chambre fastueuse à 40 frs. par mois.

Guignard était de taille moyenne, paraissant plutôt faible de constitution, quoique ses épaules fussent carrées. Il avait le front large, les traits un peu anguleux, le nez long, le teint bronzé et portait toujours une petite moustache de couleur noire qui conservait à la fin de sa vie, par coquetterie, cette même teinte. Il avait l'allure alerte et vive. Ce qui frappait en lui c'était deux yeux bruns enfoncés sous l'orbite et dont l'éclat était remarquable et qui prenaient parfois une grande douceur.

Guignard faisait salle de garde avec nous et son prestige était tel qu'aucun de nous ne le tutoyait.

Il avait déjà fait de nombreuses communications; il était licencié ès-sciences et allait soutenir sa thèse de pharmacien pour le diplôme supérieur, sur le sac embryonnaire des phanérogames angiospermes et celle de Docteur ès-sciences sur l'embryogénie des légumineuses qui le classa parmi les savants.

Il était à cette époque, depuis 1878, aide de clinique à la Faculté de Médecine et chef de Laboratoire des travaux chimiques du professeur Lasègue.

Malgré tous ces titres, il était resté très simple, et lors des réceptions de la salle de garde, il chantait au dessert sa chanson, plus ou moins leste, ainsi qu'il convient dans ces réunions. Il avait une voix de baryton léger, agréable mais peu forte.

Son temps se passait au laboratoire où on était sûr de le trouver, le plus souvent juché sur le haut escabeau de bois, l'œil au microscope, dessinant ce qu'il voyait ou préparant des coupes qu'il montait.

Il n'allait dans le monde qu'à son corps défendant et ne recevait, lorsqu'il eut une situation, que quelques intimes.

Guignard était gai et toujours d'une humeur égale, je ne l'ai jamais vu en colère; il avait une volonté ferme, sans violence, mais tenace et il arrivait à faire prévaloir ses idées par une suite de raisonnements pondérés, mûrement réfléchis dans l'isolement du laboratoire. Sa finesse et sa vivacité d'esprit étaient extrêmes.

Lorsqu'il quitta Paris pour Lyon il eut pû trouver aisément une situation dans la pharmacie pratique, mais sa volonté était enchaînée par l'amour de la Science et il décida de poursuivre le chemin, un peu âpre, des recherches, laissant, sans regret, la richesse qui aurait pu le combler.

Causeur agréable en société, il ne parlait dans les réunions, lorsqu'il remplissait les fonctions qui lui incombait, qu'après avoir pesé longuement toutes les éventualités; aussi sa parole était-elle d'un grand poids, tant dans les Conseils de la Faculté, que dans les assemblées dont il faisait partie, l'Académie des Sciences, l'Académie de Médecine, etc. . .

Comme la très grande majorité des travailleurs de laboratoire, Guignard n'a pas beaucoup écrit en dehors de ses travaux scientifiques, cependant sa plume, comme son esprit, était alerte.

Fils de cultivateurs, Guignard commença ses études à l'école communale de Mont-sous-Vaudrey où il était né, et l'abbé Bouvier frappé de sa vive intelligence proposa à sa famille de lui donner des leçons de latin qui lui permirent d'entrer en cinquième chez les Jésuites, au pensionnat des orphelins de Dôle dont Guignard remplissait les conditions d'admission, car il avait perdu son père un an auparavant. Il y fut un élève des plus brillants et passa son baccalauréat ès-lettres en 1870 à Besançon: c'était la porte ouverte à la carrière de pharmacien qu'il allait entreprendre.

Cette éducation n'a pas pesé sur sa liberté de penser ou de dire.

On pourrait citer un certain nombre d'hommes qui, sortis, comme lui du peuple, sont arrivés par la même voie, ont été, ou sont, des personnalités qui honorent leur pays; et l'on peut se demander, si dans le souci, infiniment respectable, de ne pas perdre une seule des forces de la Nation, les Représentants de la France en créant la gratuité de l'enseignement secondaire, ne vont pas, pour un gain qui peut être minime, créer de nombreux déclassés, surtout quand on envisage la poussée actuelle vers les carrières libérales? Car pour faire un homme remarquable, il faut, en dehors de la santé, de l'amour du travail et de l'intelligence, des qualités innées qui ne se révèlent le plus souvent que dans l'application.

Inconnu du public, parce que son œuvre ne pouvait être comprise qu'avec des connaissances préalables, il eut cependant la joie de voir la plupart de ses travaux entrer dans l'enseignement.

Jusqu'à la fin de sa vie, il était resté jeune d'esprit, aimant à causer avec ses amis en fumant de petits cigares que la régie nous fournit libéralement par paquets de vingt.

Au lendemain de l'ovation qui lui fut faite dans l'amphithéâtre où son successeur Guérin ouvrait son cours et magnifiait l'œuvre magistrale de son prédécesseur, Guignard fut atteint d'une pneumonie foudroyante et s'éteignit.

Aujourd'hui, grâce aux soins pieux de ses élèves, de ses Collègues, de ses Confrères, et à l'activité dévouée de nos Doyens Guérin et Radais, nous conserverons sous forme tangible le souvenir de celui dont les travaux désintéressés ont agrandi le patrimoine de l'humanité en honorant la Pharmacie dont il est issu, la France dont il était l'un des fils, et la Science qui n'a pas de Patrie.

Ce bronze ne durera pas autant que son œuvre, car elle est pour une part, à la base des sciences biologiques. Elle paraîtra, peut-être, s'estomper sous la montée des travaux qui s'accroissent, sans cesse, mais elle sera, pour le chercheur, comme ces œuvres d'art magnifiques que l'explorateur retrouve, parfois, après des siècles, avec stupefaction et admiration, enfouies au milieu des forêts.

Guignard a consacré toute une vie de labeur aux recherches et sa satisfaction était d'avoir employé toutes ses forces à ce qu'il considérait comme un devoir. Arrivé à l'âge de la retraite, 75 ans, par le privilège donné aux Membres de l'Institut, il n'avait point songé au lendemain. Sa retraite était insuffisante pour lui permettre de tenir un rang honorable et ses confrères se réunirent pour y ajouter un fonds dont les revenus étaient de quinze mille francs.

Il ne profita pas de ce geste magnifique car la première annuité fut employée à élever son monument funéraire et, aujourd'hui, elle sert à l'entretien des laboratoires, emploi qu'il aurait approuvé.

On peut, devant ce geste de profonde et respectueuse admiration, se demander si l'aide ainsi apportée au grand Savant honore davantage ceux qui l'ont donnée, ou celui qui l'a reçue?

